

de la langue française de Dubelley, écrit noblement et sagement conçu fut le manifeste de cette société littéraire de la Pléiade qui abusa si étrangement du droit d'innovation. Véritable manufacture de mots et de *vocables*, la Pléiade et son coryphée Ronsard habillèrent si bien la langue française de lambeaux grecs et latins qu'ils en firent quelque chose d'informe, de méconnaissable, de monstrueux. Est-ce à dire pour cela qu'ils aient perdu la langue ? Ainsi surchargée et exubérante, la langue parut devant le tribunal du bon sens public, cet instinct infailible; elle eut bientôt rejeté les éléments indigestes, conserva les autres et fit légitimer les emprunts par l'usage et à la fin du XVI^e siècle elle avait une grammaire, un système de règles et de convenances.

Si maintenant nous envisageons les résultats de la réaction antique, non plus sous le point de vue de la langue, mais sous le point de vue littéraire proprement dit, nous n'aurons pas à regretter non plus les modifications introduites par les littératures anciennes.

Voyons, en effet, ce que la littérature nationale a reçu du dehors, voyons ce qu'elle a conservé.

Nierons-nous que nous ne devions aux chefs-d'œuvre antiques cette belle et noble tragédie française, qui s'épurant et s'élevant successivement entre les mains de Jodelle, de Garnier, de Mairet, a été portée par Corneille et Racine jusqu'à la perfection de l'art ! Nous n'avons plus, il est vrai, les mystères, les sottises et les farces des Confrères de la Passion. Mais, en vérité, personne ne s'aviserait de dire que nous ayons perdu au change. Aux sermons grotesques et presque orduriers des prédicateurs du XV^e siècle, à la loquacité matoise et vulgaire du vieux barreau ont succédé les chefs d'œuvre de